

DICKINSON, John et Brian YOUNG, *Brève histoire socio-économique du Québec*. Sillery, Le Septentrion, 1992. 383 p.

Jean-François Cardin

Volume 47, numéro 1, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305193ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305193ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cardin, J. (1993). DICKINSON, John et Brian YOUNG, *Brève histoire socio-économique du Québec*. Sillery, Le Septentrion, 1992. 383 p. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47 (1), 110–112. <https://doi.org/10.7202/305193ar>

DICKINSON, John et Brian YOUNG, *Brève histoire socio-économique du Québec*. Sillery, Le Septentrion, 1992. 383 p.

La publication d'une synthèse est toujours un événement historiographique attendu. Loin d'être la sinécure que l'on peut penser, le genre demande des auteurs une connaissance étendue de la production historique et, pour éviter de s'y perdre, un judicieux esprit de synthèse. De plus, lorsque l'ouvrage s'adresse aux étudiants et au grand public — comme c'est le cas ici —, il exige un juste équilibre entre la vulgarisation et l'érudition.

La *Brève histoire socio-économique du Québec* des professeurs Dickinson et Young, malgré certains défauts de forme, est une synthèse dans l'ensemble fort valable et un apport justifié à l'historiographie, ne serait-ce que pour rendre compte des travaux les plus récents. En introduction, les auteurs exposent ainsi leur démarche:

[...] nous avons cherché à interpréter l'histoire du Québec à travers une grille d'analyse socio-économique qui propose une nouvelle approche théorique et entraîne une réévaluation de la périodisation traditionnelle. (p. 9)

Et ils ajoutent:

Notre étude est une histoire de la population du Québec et de son territoire [...] Même si nous prenons soin de situer le Québec dans son contexte nord-américain et atlantique, notre perspective est québécoise et non canadienne. Toutefois, nous évitons de traiter le Québec comme un ensemble monolithique en insistant sur les différences régionales, ethniques et de classe sociale. (p. 9)

Depuis la parution de l'incontournable *Histoire du Québec contemporain*, de Linteau, *et al.*, l'approche socio-économique de l'évolution de la

population du Québec, perçue comme entité non monolithique, n'a plus de quoi surprendre et tend même à s'imposer par rapport aux interprétations plus traditionnelles axées sur le politique et les idéologies. De même, l'intérêt des auteurs pour les groupes traditionnellement «oubliés» — autochtones, femmes, communautés culturelles — suit les nouvelles tendances de l'historiographie. En fait, le principal intérêt de l'ouvrage, du point de vue des initiés à tout le moins, réside selon moi dans le nouveau découpage chronologique qu'il propose, et qui, s'il surprend au départ, se défend tout à fait compte tenu de l'approche choisie.

La première période couvre l'époque antérieure à 1650, alors que l'histoire du Québec est dominée par les peuples autochtones. Privilégiant davantage l'étude des échanges internes que la dynamique atlantique, les auteurs cherchent à montrer que les premiers Européens, loin de remplacer et de dominer cette socio-économie autochtone séculaire, vont plutôt s'y adapter et chercher à en tirer profit. L'anéantissement de la structure d'échange amérindienne et son remplacement par une société préindustrielle de type européen surviendrait durant la décennie 1650, marquée par l'effondrement du monde huron et l'arrivée massive de colons français. Ce monde préindustriel se maintiendrait jusqu'aux années 1810, alors que le Québec entamerait une troisième phase de développement, celle de sa transition vers le capitalisme que les auteurs situent entre 1815 et 1885. Si, à la limite, l'histoire est une transition constante entre une forme ancienne et une forme nouvelle de société, il n'en demeure pas moins qu'une période spécifique de transition se justifie ici et permet d'atténuer l'idée d'une révolution industrielle qui démarrerait d'un seul coup vers 1850. Personnellement, j'aurais cependant réduit cette période — la situant par exemple entre 1840 et 1873 — qui me semble avoir été étirée un peu artificiellement pour des raisons d'équilibre entre les périodes/chapitres. Puis, le redécoupage redevient plus classique. Les années 1885-1930 sont celles du capitalisme industriel triomphant, caractérisé par la concentration du capital et l'émergence de nouvelles formes d'organisation financière et industrielle. La tranche 1930-1960, marquée successivement par la Grande crise — trop rapidement escamotée selon moi —, la Seconde Guerre mondiale et le duplessisme, voit se mettre en place les principaux éléments du Québec contemporain. Enfin, les années 1960 à nos jours forment la sixième et dernière phase de l'évolution d'une société qui se restructure autour d'un État laïque et d'un nationalisme réaffirmé et désormais axé sur la question linguistique.

Voilà donc la structure autour de laquelle s'articule le récit. Ce dernier offre généralement un juste équilibre entre le descriptif et l'analyse, bien que certains phénomènes évoqués, s'ils sont connus des initiés, ne sont pas assez explicités pour être vraiment compris par le public étudiant et profane auquel le livre est justement destiné. Une synthèse oblige à faire des choix et, à trop vouloir en mettre, on fonctionne souvent par simple allusion, de sorte que beaucoup d'éléments d'information, surtout dans la deuxième moitié de l'ouvrage, ne sont qu'évoqués, laissant ainsi le lecteur sur sa faim. Par ailleurs, les auteurs font bonne place aux principaux débats historiographiques et, fait rare pour une synthèse, ils indiquent abondamment, dans

le texte même, leurs sources bibliographiques. Une utile bibliographie commentée termine chaque chapitre, ce qui permet de constater que les auteurs sont particulièrement à jour dans leur documentation, un des points forts de l'ouvrage. Bien que la présentation graphique soit plutôt austère, les illustrations sont raisonnablement abondantes, souvent originales et, dans l'ensemble, elles sont bien reliées au texte par de longues légendes.

Cela dit, on ne peut passer sous silence ce qui, à mon avis, représente la faiblesse principale d'un ouvrage qui ne méritait pas cela: la piètre qualité de la syntaxe et du français en général. Sans doute le problème découle-t-il en bonne partie d'une traduction déficiente, mais il n'en demeure pas moins qu'il vient hypothéquer sérieusement la bonne compréhension du récit. Outre le problème évoqué plus haut, un certain flou artistique empreint la construction de nombreuses phrases, voire de paragraphes entiers. Certaines phrases sont encombrées d'une longue et maladroite énumération de sujets ou de compléments et parfois même des deux (exemples: p. 183, première phrase du dernier paragraphe, ou p. 317, première phrase du dernier paragraphe). De même, à l'intérieur des paragraphes, les liens entre les différentes phrases ne sont pas toujours évidents, notamment entre la phrase synthèse du début et celles qui suivent, normalement destinées à l'explicitier. Ayant recommandé l'ouvrage comme livre de base pour un des mes cours, plus d'un étudiant m'ont effectivement fait part de leur difficulté à lire le texte.

Il y aurait bien sûr beaucoup plus à dire sur cet important ouvrage qui sera sans doute utilisé abondamment dans les classes de cegeps et d'universités, notamment en regard des choix et jugements proprement historiographiques des auteurs. Compte tenu de l'espace restreint qui m'était imparti, je me suis surtout attaché à l'évaluer comme outil de synthèse destiné aux étudiants.

*Département d'histoire
Université de Montréal*

JEAN-FRANÇOIS CARDIN